

La gouvernance de soi à la lumière de deux modèles systémiques du psychisme humain

par **Gérard Donnadiou**

Ancien Professeur à l'IAE de Paris (Université Paris I)
Secrétaire Général de l'AFSCET

Résumé

Au cours du dernier siècle, la psychanalyse a produit de nombreuses théories du psychisme humain dont deux, celles de Sigmund Freud et Jacques Lacan, ont été modélisées sous forme systémique par l'auteur de la présente communication.

Sans prétendre tout expliquer du comportement et encore moins le prévoir, ces modèles ont l'intérêt de mettre en évidence le halo d'aléas, de flou, de contradiction qui entoure toutes décisions et actions humaines. Bien que conditionnée par les multiples facteurs constitutifs des "topiques" du psychisme humain, la gouvernance de soi apparaît comme frappée à sa source d'une forte dimension d'incertitude. C'est pourquoi elle se manifeste comme **émergence** d'une nouveauté qui échappe au déterminisme des facteurs qui la conditionnent.

La notion de liberté, thème universel des sagesse et des philosophies, ne serait donc pas aussi vaine que le réductionnisme positiviste a voulu le faire croire.

Abstract

During the 20th century, several theories of the human mind have been developed in the framework of psychoanalysis. Applying a systemic approach, the author of the present paper has built a model of two of them: the Sigmund Freud, and the Jacques Lacan's one.

Without claiming that all behaviors would be explained or forecasted, these models stress the level of risk, hazard and contradiction linked with all human actions and decisions. Though human mind is determined by multiple factors, self-governance appears as rooted in a high uncertainty. This is why self-governance is emerging as something new, escaping from determinism.

Freedom, the universal theme of wisdom and philosophies, does not seem as empty as positivism has been claiming.

Peut-on gouverner l'entreprise, l'économie, la nation, le monde ... si on ne commence pas d'abord par se gouverner soi-même ? A l'instar du célèbre précepte socratique "*connais-toi toi-même*", on serait tenté de dire "*gouverne-toi toi-même*"... et alors tu seras peut-être capable de gouverner les autres. Mais est-ce si simple de se gouverner soi-même ?

1 – Position du problème

La gouvernance de soi renvoie à la liberté humaine, question qui ne cesse de hanter depuis l'aube de l'humanité les sagesse religieuses et philosophiques. Mes actions sont-elles vraiment les miennes et en ai-je la libre décision ? Ou bien me sont-elles dictées de l'extérieur par des puissances supérieures (les dieux, le destin, les déterminismes naturels) dont je suis le jouet inconscient ?

Les deux réponses ont toujours coexisté, mais selon des proportions variables, dans les traditions religieuses et dans le discours des philosophes.

1-1) En faveur du déterminisme

Les religions de l'Antiquité voient la destinée de chacun prédéterminée par la volonté des dieux, le bon plaisir des ancêtres, la conjonction des astres. D'où l'importance donnée à la

divination (comme dans la Chine du temps de Confucius), aux présages (place tenue par les haruspices chez les Romains), à l'astrologie (qui traverse toutes les civilisations jusqu'à aujourd'hui). Dans l'islam, cette position est présente dans l'*acharisme*¹, courant théologique devenu dominant à partir du 11^{ème} siècle et qui pour proclamer l'omniscience et la toute-puissance divines fait basculer la religion musulmane dans le fatalisme du "c'était écrit". Le christianisme lui-même n'a pas été exempt de cette tentation qui a influencé à maintes reprises les courants apocalyptiques et même la Réforme protestante au 16^{ème} siècle au travers de la doctrine de la prédestination. On se rappellera la célèbre controverse entre Martin Luther, auteur d'un ouvrage intitulé *Le serf arbitre* et le grand humaniste Erasme, tenant de la position catholique, répondant par *Le libre arbitre*.

A l'époque moderne, la thèse est largement présente dans la pensée rationaliste et positiviste, laquelle voit dans le déterminisme scientifique l'explication ultime du mystère du monde. Pour le physicien Laplace, un esprit assez puissant pour embrasser l'ensemble des conditions initiales des composants de l'univers, connaîtrait du même coup les états futurs du monde. Débordant la physique, le déterminisme est devenu social avec le *matérialisme historique* du marxisme, ou biologique, l'être humain s'expliquant alors par ses organes, ses neurones quand ce n'est pas par ses gènes comme le suggère Richard Dawkins avec son gène égoïste². Le dernier avatar de ce déterminisme darwinien se trouve aujourd'hui dans l'intelligence artificielle avec la théorie des *mêmes* soutenue par Susan Blackmore³ et Pascal Jouxte⁴. Sortes de grains élémentaires de pensée, en forme d'idées, de concepts, de croyances,... les mêmes, à l'instar du gène égoïste, viendraient coloniser les cerveaux humains avant de coloniser, un jour prochain, les robots et les machines pensantes.

1-2) En faveur de la liberté

Avec Socrate et sa contestation des lois de la Cité, la liberté de la conscience émerge dans le discours philosophique des Grecs. Ses successeurs, Platon, Aristote et surtout les stoïciens concevront le liberté comme le fruit de la sagesse, une sagesse obtenue grâce à la modération des désirs et à une parfaite maîtrise des passions. Dès le 10^{ème} siècle avant JC, les scribes juifs reconnaîtront la possibilité pour l'homme de choisir son chemin, y compris contre la volonté divine. "*Choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir, soit les dieux qu'ont servi vos pères, soit les dieux des pays desquels vous habitez*" déclare, avant de mourir, Josué à l'ensemble du peuple hébreux (Livre de Josué, 24,15), lequel va bien entendu renouveler l'alliance. Les Pères de l'Eglise reprendront, en les combinant, les positions biblique et grecque. Grégoire de Nysse (331-394) écrit ainsi : "*C'est par la liberté que l'homme est à la ressemblance de Dieu*"; sa dignité est le "*résultat d'un choix libre et nous sommes ainsi en un sens nos propres parents, nous créant nous-mêmes tels que nous voulons être et par notre volonté nous façonnant selon le modèle que nous choisissons*". Cette affirmation d'un libre arbitre humain restera, au long des siècles, la position de l'Eglise catholique.

L'avènement de la pensée moderne, avec Descartes, ne change pas substantiellement ce point de vue. En fondant sur le *cogito* toute sa démarche philosophique, l'auteur des *Méditations métaphysiques* donne au sujet pensant une souveraineté jusque là sans pareille. Pierre Corneille s'en fait l'écho dans son *Cinna*, faisant dire à l'empereur Auguste au moment de pardonner aux conspirateurs : "*Je suis maître de moi comme de l'univers*" (Acte 5, scène 3).

¹ A l'âge d'or du califat abbasside (8^{ème} au 10^{ème} siècle) a existé une école beaucoup plus ouverte à la raison et à la liberté humaines: le *moutazilisme*. Après avoir eu la faveur des califes, ce courant a été marginalisé à partir de la fin du 10^{ème} siècle.

² Richard DAWKINS, *Le gène égoïste*, Ed. Menges, 1978

³ Susan BLACKMORE, *The Meme Machine*, University Press, Oxford, 2001

⁴ Pascal JOUXTE, *Les mêmes: support de l'évolution culturelle*,

Les philosophes des Lumières retiendront la leçon. Ils exalteront la libre volonté humaine, volonté capable de transformer la nature (par la science et la technique) et de changer l'ordre social (par la révolution). Notons toutefois que pour eux, la liberté n'est pas caprice puisque tenue de se soumettre aux canons de la raison universelle, cette raison qui aux dires de Descartes est "*la chose du monde la mieux partagée*". Au 20^{ème} siècle, les existentialistes et les libertaires n'auront pas ces scrupules; ils se reconnaîtront dans la fameuse déclaration de Jean-Paul Sartre : "*Ma liberté est le fondement sans fondement des valeurs*". Non sans illusion, la liberté de l'homme est alors devenue toute puissante !

1-3) Vers un renouvellement de la problématique

Tant que le débat pour ou contre la liberté humaine est resté au niveau des convictions religieuses ou philosophiques, il a pu sembler sans issue. C'est pourquoi il se poursuit depuis des millénaires sans que l'un des camps ait pu vraiment l'emporter. On remarquera d'ailleurs que la même position peut, suivant les lieux et les moments historiques, être tenue alternativement par les différents protagonistes (gratifiés pour la circonstance d'une étiquette droite ou gauche, conservateur ou progressiste, etc.) donnant naissance à d'étranges combats à front renversé.

Est-il alors possible par une connaissance d'intention scientifique, fondée sur l'observation et la modélisation, d'arracher le débat à son enlisement ? S'agissant d'actes humains et de liberté de décision, on se trouve renvoyé à l'étude du psychisme et des états mentaux. Mais dispose-t-on aujourd'hui d'un modèle pertinent du psychisme ?

Les neuro-sciences comme la psychologie expérimentale ne nous offrent pour le moment que des connaissances analytiques et parcellaires, des bribes de théorie, intéressantes certes mais bien incapables de fournir les matériaux pour construire un modèle global et intégré du psychisme humain. A vrai dire, les seules ressources disponibles pour un tel projet sont à rechercher du côté de la psychanalyse.

L'apport de la psychanalyse va se présenter d'entrée de jeu comme ambigu et paradoxal. Dans un premier temps, la psychanalyse semble apporter des arguments en faveur du déterminisme. En dévoilant les variables cachées de l'inconscient, la psychanalyse montre que la conscience, le sujet, la liberté ne sont pas ce qu'ils croient être. Mais lorsque l'on pousse plus loin la modélisation, on voit alors apparaître des bifurcations, de l'aléatoire, de l'imprévisibilité d'où peut émerger la flamme fragile d'une liberté. C'est tout cela que je vais essayer de montrer.

2 – Freud contre Freud (ou comment dépasser le déterminisme psychologique)

Partant d'une position matérialiste et positiviste qui l'accompagnera toute sa vie, Sigmund Freud (1856-1939) est conduit peu à peu par la qualité de sa démarche clinique à élaborer une théorie du psychisme qui laisse la porte ouverte à l'irruption de la liberté.

2-1) La théorie du psychisme de Sigmund Freud

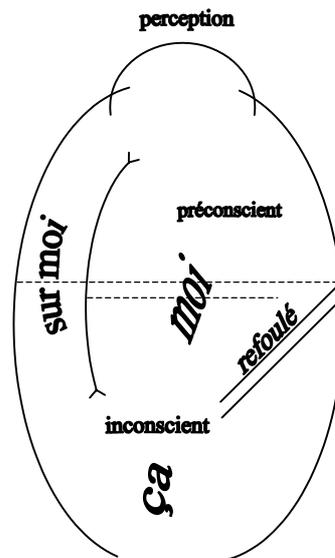
Comme elle a l'avantage d'être très connue, je ne ferai ici de cette théorie qu'un rapide rappel. Freud a été le premier à jeter le soupçon sur le caractère jusqu'alors jugé rationnel et transparent de l'action humaine. Derrière le postulat de la pleine conscience et maîtrise de soi, hérité de Descartes et des Lumières, il montre les grouillements de l'inconscient se révélant à l'occasion des rêves, des actes manqués et bien entendu des névroses.

A partir de 1923, il cherche à réorganiser sa théorie du psychisme qui lui paraissait trop étroite car ne distinguant qu'entre conscient et inconscient. A cet effet, il propose un modèle à trois instances (ou topiques) : le *Ça*, le *Surmoi*, le *Moi*, lesquels peuvent être

partiellement ou totalement inconscients. Dans cette mise au point qui sera clairement reformulée par la suite, Freud précise⁵ :

- le **Ça** est le réservoir des pulsions archaïques, c'est "*un chaos, une marmite pleine d'émotions bouillantes*" dont les pulsions sexuelles et agressives sont les principales sources.
- le **Surmoi** se forme au cours de l'enfance par intériorisation des interdits et des règles légués par les parents.
- le **Moi** joue le rôle d'intermédiaire entre le Ça et la réalité.

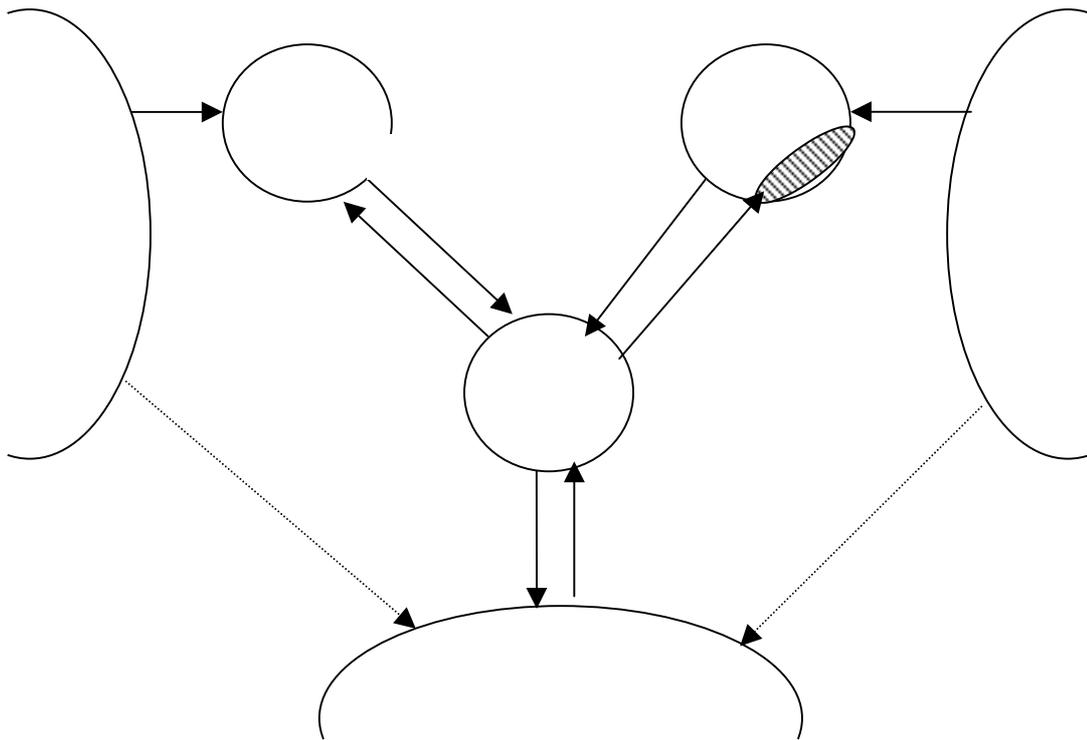
Freud va même jusqu'à donner une représentation graphique de la manière dont il se représente ces trois instances du psychisme.



2-2) Essai de représentation systémique

Ce schéma de Freud m'a servi de base pour en construire un autre, plus complet et précis, inscrit dans le cadre d'une modélisation systémique de facture descriptive. Même si je me suis efforcé, dans sa construction, d'être fidèle aux principaux concepts freudiens, ce modèle ne peut naturellement être attribué à Freud qui n'a jamais connu la pensée systémique.

⁵ Sigmund FREUD, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, 1932



Tout se joue, dans le fonctionnement du psychisme, autour de l'équilibre entre les trois instances, équilibre dynamique, fragile, toujours en recherche de stabilité et qui peut la trouver parfois dans des états hautement pathologiques.

Partie émergée et consciente du psychisme, soumis au principe de réalité avec lequel il doit en permanence composer, le *Moi* est dans l'obligation de prendre en compte les revendications pulsionnelles du *Ça* dont il refoule certaines et les impératifs venus du *Surmoi* dont les moindres ne sont pas ceux que le *Moi* a contribué lui-même à forger sous forme d'idéal du *Moi* (au travers des processus d'imitation par exemple). C'est ce *Moi*, dépendant et souvent faible, qui doit décider des actions en direction du monde des choses et du monde des autres.

2-3) La construction de la liberté du *Moi*

On conçoit donc que dans un premier temps, la psychanalyse freudienne puisse apporter de l'eau au moulin du déterminisme. Bien loin d'être le maître tout puissant de l'action, le *Moi* n'est souvent que le relais d'un arbitrage inconscient entre les revendications du *ça* et les impératifs du *Surmoi*. Dans la maladie mentale, le *Moi* devient même l'esclave de cet inconscient déchiré qu'il va traduire en actes compulsifs, actes manqués ou une inhibition de l'action.

Mais l'existence de maladies du psychisme ne préjuge pas de la possibilité d'un *Moi* sain et équilibré, capable d'accueillir et réguler les revendications du *ça* comme les injonctions du *surmoi*. Façonné par le jeu interactif de sa relation à Autrui, le *Moi* se trouve alors en mesure de donner aux pulsions, par le mécanisme de la sublimation étudié par Freud lui-même, une autre réponse que le refoulement. De même, il devient capable de faire dans le

surmoi le tri entre l'archaïque et le toujours valable, de reconfigurer un idéal du Moi devenu mortifère car resté à un stade infantile ou adolescent.

On objectera qu'un tel état d'équilibre n'est jamais définitivement acquis et reste toujours à reconstruire. C'est vrai ! Mais ce qui importe est que la liberté du *Moi* puisse justement se construire dans ce jeu interactif entre les trois instances. Mieux même, c'est parce que l'homme dépend à la fois, sans pourtant s'y réduire, de sa biologie (que le *ça* s'efforce de traduire) et de son appartenance sociale (dont le *surmoi* est l'expression) que la liberté devient possible. La liberté émerge à l'interface; provisoire et fragile, elle est bien davantage projet que donnée de la nature humaine.

3 – Jacques Lacan (ou ce langage qui nous vient d'ailleurs)

Au travers d'une sorte de grammaire des rêves, des actes manqués, des lapsus, la cure psychanalytique met en évidence l'importance du langage, un langage souvent détourné et déformé par rapport à son usage conscient. Or, un des reproches formulés contre Freud, en particulier par C.G. Jung, est d'avoir mis insuffisamment en évidence, dans son étude du *Surmoi*, cette importance structurante du langage dont les matériaux (par le symbole, le mythe, le rituel) débordent largement l'aspect utilitaire.

Jacques Lacan (1901-1981) est certainement le psychanalyste qui a le mieux pris en compte ce rôle du langage dans le processus de construction du psychisme humain. Pour lui, l'inconscient est tout entier structuré par les éléments du langage, éléments bien souvent détournés, en tant que signifiants, des significations auxquelles ils sont habituellement associés. Lacan écrit⁶ : "*L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est un chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée; le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs. A savoir :*

- *dans les monuments : et ceci est mon corps, c'est à dire... le symptôme névrotique [qui] montre la structure d'un langage et se déchiffre comme une inscription ;*
- *dans les document d'archives aussi : et ce sont les souvenirs de mon enfance, impénétrables...quand je n'en connais pas la provenance ;*
- *dans l'évolution sémantique : et ceci répond au stock et aux acceptions du vocabulaire qui m'est particulier, comme au style de ma vie et à mon caractère ;*
- *dans les traditions aussi, voire dans les légendes qui sous une forme héroïsée véhiculent mon histoire ;*
- *dans les traces, enfin, qu'en conservent inévitablement les distorsions, nécessitées par le raccord du chapitre adultéré dans les chapitres qui l'encadrent".*

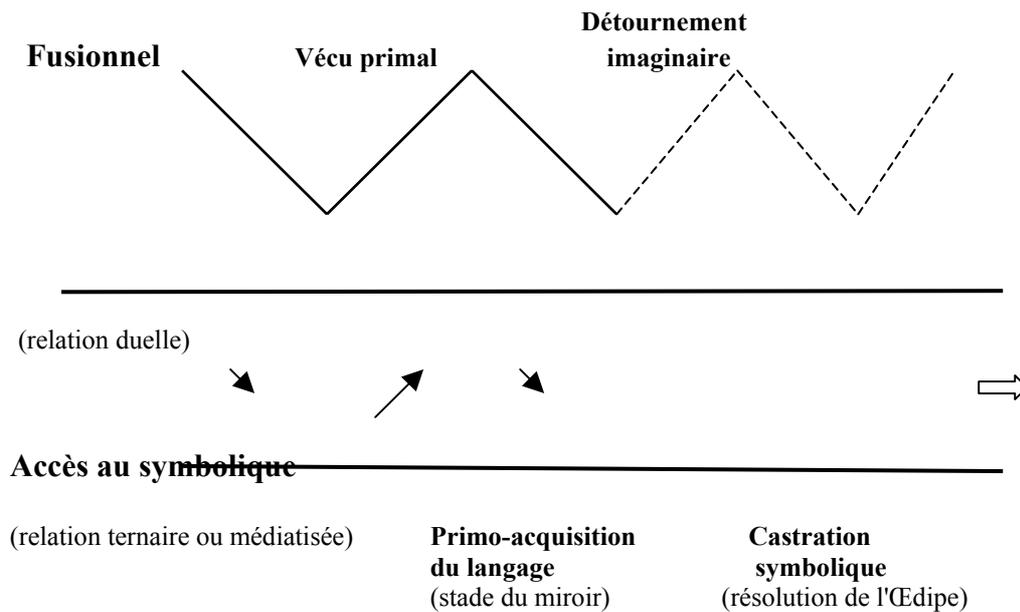
3-1) Brève présentation de la formation du psychisme selon Jacques Lacan

Pour Lacan, le langage joue un rôle déterminant dans la formation du psychisme humain car il va permettre de faire sortir l'homme de l'état fusionnel d'avec sa mère, puis avec un autre humain, avec le groupe, avec la nature ... et avec lui-même. Parce qu'"*il faut être virtuellement trois pour que deux se parlent*", écrit Marie Balmay⁷ (les deux plus le langage que nous recevons toujours d'un tiers), le langage nous fait accéder à la relation ternaire qui est identiquement accès à l'ordre symbolique.

Suivons les étapes de cette genèse du psychisme au long de la croissance de l'être humain.

⁶ Jacques LACAN, *Ecrits*, Seuil, 1966

⁷ Marie BALMARY, *La divine origine*, Grasset, 1993



1. **A l'origine** : Le bébé se trouve dans l'état d'identification fusionnelle à sa mère, état qui était le sien dans le ventre maternel. Celle-ci comble tous ses besoins sans qu'il ait à les exprimer. Le bébé est encore un non-parlant (IN-FANS) et se vit comme le *Même* de sa mère; il en retire un sentiment de toute-puissance.
2. **L'entrée dans le langage** : Les séparations provisoires d'avec sa mère créent chez le bébé un état de manque et le poussent à entrer dans l'univers du langage pour demander à l'autre l'objet qui satisfera son besoin. Puisque le mot désigne à la fois l'objet et l'absence de l'objet, cette médiation langagière est l'expression d'une perte: celle de l'immédiateté et donc de la toute-puissance. Et la réponse de satisfaction apportée par l'autre, la mère le plus souvent, suppose l'entrée de l'enfant dans cet univers sémantique. Il devient alors un **Parlêtre**, écrit Lacan, et la formation du sujet, le JE, va pouvoir s'amorcer (instant que Lacan désigne par le terme de *fente* ou *spaltung*).
Selon Lacan, cette primo-acquisition du langage coïncide avec le *stade du miroir*, ce moment d'intense jubilation lorsque l'enfant reconnaît pour la première fois son corps dans le miroir. Conscience de l'unité de son corps et émergence du JE seraient donc liées.
3. **Le détournement imaginaire** : On l'a vu, l'entrée dans le langage présuppose la perte de la toute-puissance, le désir ne sera jamais plus immédiatement satisfait, la frustration persistera. Or, dans le même temps, le sujet naissant découvre son pouvoir de manipulation sur les mots. Par les leurre et les tromperies du discours (affabulations, mythomanies souvent rencontrées à un certain stade du développement de l'enfant), le sujet peut s'imaginer faussement tout-puissant. C'est le détournement imaginaire qui fait rechuter dans la relation duelle (Lacan désigne cet instant par le terme de *refente* ou *séparation*). Le sujet projette dans cet imaginaire un MOI tout-puissant. Il se voit prince, magicien, etc. ou plus simplement possesseur exclusif de sa mère!
4. **La castration symbolique** : C'est alors que se joue au travers de la résolution de l'Œdipe, décrite par Sigmund Freud, une nouvelle désillusion. Non, la mère ne sera jamais la possession exclusive de l'enfant. Elle appartient d'abord au père qui se charge de le lui faire savoir. C'est la **loi du Père** qui interdit la possession de la mère (loi qui est également un **inter-dit** écrit Jacques Lacan) et par là introduit à l'ordre symbolique de toute société humaine, ordre où existe d'abord l'interdit de l'inceste mais à sa suite bien d'autres interdits.

Bien résolu, l'Oedipe permet de retrouver, mais à un degré supérieur, la relation ternaire. Le sujet, devenu davantage conscient de ses limites, est capable de s'ouvrir à l'altérité, c'est-à-dire à la relation à l'**Autre** reconnu à la fois comme différent et semblable. Et il va trouver dans cette ouverture un profond sentiment d'accomplissement.

5. **De chutes en relèvements** : Au cours d'une vie humaine, on ne cesse jamais de passer par des alternances de chute dans le fusionnel dont on ne sort que par une ouverture au symbolique, c'est-à-dire à l'altérité médiatisée par le langage.

C'est par exemple le cas de la relation amoureuse qui débute souvent par la fusion des sens, mais qui ne deviendra durable que si les amants savent, à un certain moment, mettre leurs affects à distance et par la parole, se reconnaître mutuellement.

C'est également vrai de ces fusions mortifères que sont l'identification sans limite à un groupe, à une nation, à une ethnie, à une classe sociale, à un parti ou à une cause. De cette retombée des hommes dans le fusionnel, l'histoire nous a donné au siècle dernier et encore aujourd'hui de terribles exemples. Sous la forme des fondamentalismes et des intégrismes, la religion elle-même n'est pas exempte de ce type de dérive. Le croyant en état fusionnel peut s'imaginer investi par la toute-puissance divine; il se trouve alors disponible pour accomplir n'importe quel acte dément (comme de se faire exploser au milieu d'innocents). De ces états fusionnels, formes élaborées du détournement imaginaire, on ne se relève que par l'ouverture à l'altérité, celle du réel et celle des autres qui nous résistent. Et cela passe toujours par la médiation du langage, le langage qui nous permet à la fois de désigner le monde et de communiquer avec les autres.

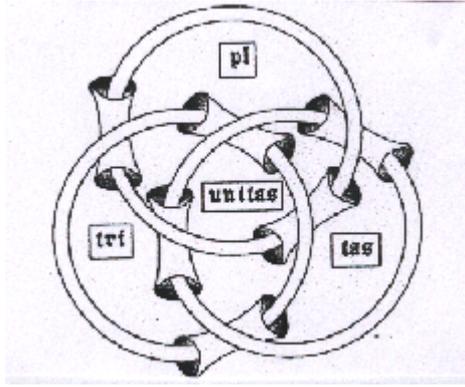
3-2) Essai de représentation systémique

De facture systémique, le modèle présenté ici résulte de ma lecture de Jacques Lacan. Il ne peut donc lui être attribué et sans doute l'aurait-il récusé s'il l'avait connu (la transparence postulée par un tel modèle est peu compatible avec le tour délibérément obscur et paradoxal que Lacan aimait donner à sa pensée). Pour autant, je le crois fidèle aux principales intuitions du maître, jugement qui s'est trouvé consolidé par ma lecture de quelques bons commentateurs de la pensée lacanienne⁸.

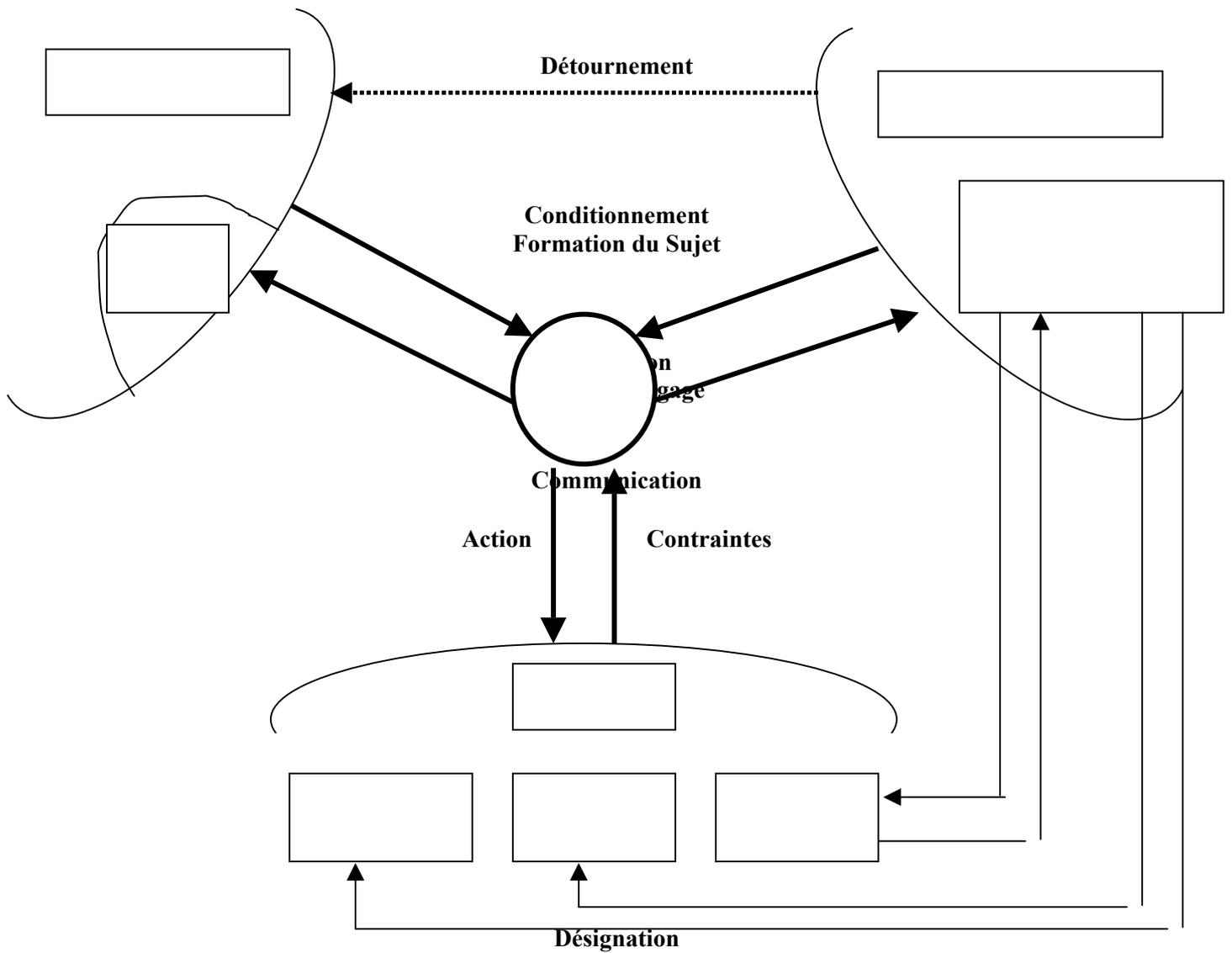
A l'instar de celui de Freud, ce modèle repose sur l'articulation de trois topiques. A la fin de sa vie et à la suite d'une longue réflexion sur les concepts qu'il avait forgé au cours de ses séminaires, Jacques Lacan en était venu à identifier trois instances de fonctionnement du psychisme. Il écrit⁹ : "*Voilà : mes trois ne sont pas les siens* [les topiques de Freud]. *Mes trois sont le réel, le symbolique et l'imaginaire. J'en suis venu à les situer dans une topologie, celle du nœud dit borroméen*" (du nom de la famille Borromée qui avait adopté comme blason ces trois anneaux entrelacés. L'image de ce blason est donné ci-après).

⁸ Anika LEMAIRE, *Jacques Lacan*, Pierre Mardaga Editeur, Liège
Paul-Laurent ASSOUN, *Lacan*, Que sais-je? n° 3660, PUF 2003

⁹ Jacques LACAN, Le séminaire de Caracas, *Almanach de la dissolution*, 1986



Pour Jacques Lacan, le psychisme humain est donc structuré selon trois instances ou topiques différentes de celles de Freud. Ces topiques sont articulées entre elles de la manière suivante :



Reprenons tour à tour chacune de ces topiques :

- **le symbolique** est la chaîne articulée des signifiants que nous recevons des autres à travers le langage. Par le détournement de sens de ces signifiants, il commande de façon inconsciente la structure des symptômes névrotiques, structure qui se cache derrière les significations apparentes et les rationalisations (référence au texte fondateur des Ecrits : "*le séminaire sur la lettre volée*").
Mais le symbolique renvoie aussi aux lois de la société et plus largement à la culture : d'abord à la famille avec son système de parenté, puis aux symboles du clan, de la patrie, de la religion, etc. Par la désignation, il s'essaie à rendre compte de la réalité; mais il n'y réussit que partiellement car tout langage est réducteur et simplificateur.
En fait, le symbolique SEPRE, il fait COUPURE, il permet de différencier l'intérieur de l'extérieur, moi d'avec les autres (et d'abord de ma mère), mon vécu personnel (MOI) de mon discours (JE), mon discours de la réalité.
- **le réel** est l'événement ou la chose "brute" s'offrant à notre perception. Le réel RESISTE quand on le rencontre, il fait BUTEE. On ne peut agir sur lui à son insu, car alors il se venge. Et on ne peut l'exprimer intégralement par le langage. Il y a toujours de l'indicible dans le réel. Aussi, est-il ce qui échappe au symbolique, "*ce qui ne peut se dire*", ou encore le non-représentable et que viennent recouvrir les fantasmes (par exemple, la manière dont je me représente ma propre origine, laquelle est pourtant bien réelle).
- **l'imaginaire** est du côté du moi. Il constitue l'étoffe du "*mirage narcissique*" qui nous donne l'illusion de comprendre, mais d'une compréhension par essence mystifiée. Il est l'espace où se déploient les fantasmes, d'ailleurs souvent inconscients. Tout cela évoqué avec des matériaux symboliques détournés de leur signification habituelle. "*L'imaginaire est la dimension psychique effrénée de la vie des affects, des sens et même de la pensée*" écrit Jacques Lacan. Le sujet peut alors entretenir avec l'objet imaginaire une relation duelle, de nature fusionnelle et substitut de la mère-origine.

Aucune des topiques n'est supérieure aux deux autres ; vouloir opérer une telle hiérarchisation est voué à l'échec. Les trois instances sont liées entre elles selon la structure du nœud borroméen.

3-3) Le JE émerge comme jeu de la liberté

Dans le modèle proposé, le JE sujet n'a pas d'existence en soi mais apparaît comme remplissant une fonction de relation et d'interface (le nouage borroméen de Lacan) entre les trois instances *Réel*, *Symbolique* et *Imaginaire*. Interaction des trois topiques, le JE est mouvement perpétuel, émergence fugitive; sauf à dépérir, il refuse de se laisser enfermer dans un concept ou une représentation.

La nourriture du JE est constituée des matériaux venue du *Symbolique* d'où il procède lui-même en tant que sujet, matériaux qui lui servent à désigner le *Réel* mais bien davantage à communiquer avec les Autres. Par le détournement, le JE construit l'*Imaginaire*, lequel englobe une large part du *Surmoi* et même du *Moi* freudiens, cet *Imaginaire* qui va en retour le conditionner. Dans ce jeu à trois, rien n'est définitivement figé, des bifurcations sont présentes, l'aléatoire règne ... et par voie de conséquence, la liberté devient possible. Elle émerge comme ce qui ne peut être prédit, jaillissement de nouveauté à la jointure des déterminismes inhérents à chacune des trois topiques, déterminismes dans lesquels la liberté se dissout dès que le JE abdique de son rôle royal. On comprend mieux alors l'exclamation de Jacques Lacan : "*Là où était le MOI, le JE doit advenir*".

Une ultime remarque s'impose : dans ce fabuleux processus de construction du psychisme humain, le JE semble apparaître comme le *deus es machina* de l'auto-organisation. Pourtant, sa mission serait impossible s'il n'avait commencé d'abord par procéder du *Symbolique*, ce *Symbolique* qui le précède dans l'existence car il est le compagnon de l'Humanité depuis le premier homo sapiens. Coloré différemment par chaque civilisation ou culture, le *Symbolique* n'en constitue pas moins à son niveau le plus profond un immense réservoir d'archétypes (symboles, figures mythologiques, structures comportementales, etc.) dans lequel C.G. Jung voyait l'Inconscient collectif de l'Humanité. Le *Symbolique* remplirait donc une fonction d'hétéro-organisation par rapport à la construction du psychisme, un psychisme dont à l'aube de l'humanité il procéderait pourtant. Une nouvelle fois, on bute sur la complexité inhérente au principe de récursivité : Le *Symbolique* produit le psychisme qui produit le *Symbolique* qui produit ...

Conclusion

Cette approche de la gouvernance de soi, au travers de deux modèles systémiques tirés de la psychanalyse, est de nature à nous rendre à la fois humbles confiants :

- humbles, car elle nous montre combien nous sommes conditionnés, dans nos décisions et nos actions, par des forces qui nous dépassent,
- confiants, car si conditionnée soit-elle, notre liberté n'est pas illusoire pour autant que nous acceptions de nous inscrire dans le projet de construction du psychisme humain dont le JE lacanien est sans doute une des versions les plus fortes.

Comme l'a bien vu Edgar Morin dans son analyse de l'hominisation¹⁰, la construction du psychisme se noue à la jonction de la nature et de la culture, cette culture qui émerge comme système idéal (ou symbolique) séparé de la nature et dont le *Symbolique* lacanien peut être considéré comme l'expression psychanalytique; un système fait d'archétypes, de croyances, d'idées, de représentations, de concepts, de "*contenus objectifs de pensée*" pour parler comme l'épistémologue Karl Popper. Pour désigner ce système culturel, cet auteur utilise l'expression de "*troisième monde*", à distinguer du monde des objets réels (le *premier monde*) et du monde des états mentaux (le *deuxième monde*).

Avant Popper, le grand paléontologue jésuite Pierre de Teilhard de Chardin avait parlé de noosphère pour désigner la même réalité. En étonnant précurseur, il avait formulé dès les années 1930¹¹ deux lois d'évolution dont on perçoit mieux aujourd'hui la pertinence et la fécondité :

- la *loi de complexification* ou de complexité croissante qui accompagne le mouvement de la vie tout au long de l'évolution des espèces vivantes et aussi des sociétés humaines (dont la globalisation est le dernier avatar).
- la *loi de complexité / conscience* selon laquelle la montée des organismes en complexité s'accompagne de formes de psychisme de plus en plus riches. De ce point de vue, l'émergence du psychisme humain traduit le franchissement d'un seuil, le seuil où l'évolution devenue réflexivement consciente d'elle même a le choix entre poursuivre sa marche vers encore plus de complexité et de conscience, ou bien s'arrêter et se détruire.

A ce choix radical chaque homme participe peu ou prou par ses décisions et ses actes. Là se trouve pour lui la terrible grandeur de la liberté.

Ville d'Avray, mai 2004

¹⁰ Edgar MORIN, *Le paradigme perdu: la nature humaine*, Seuil, 1973

¹¹ Pierre TEILHARD DE CHARDIN, *Le phénomène humain*, Seuil, 1957